

Bibliothèque
des
IDÉES

**L'univers
romanesque
de Gobineau**

par

PIERRE-LOUIS REY

nrf
Éditions Gallimard

BIBLIOTHÈQUE DES IDÉES

PIERRE-LOUIS REY

L'UNIVERS
ROMANESQUE
DE
GOBINEAU

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1981.

À Marius-François Guyard

Georges Blin a guidé mes premières études gobiennes. Marius-François Guyard m'a permis, avec une bienveillante autorité, de les mener à bien. Qu'ils acceptent de trouver ici l'expression de mes remerciements. Je remercie également Jean Gaulmier d'avoir aidé à l'ultime mise au point de cet ouvrage. Marie-Louise Concasty m'avait donné de précieux conseils lors de mes recherches à la Bibliothèque nationale de Paris. Je voudrais rendre hommage à sa mémoire. Ma gratitude va enfin à Claude Leroy qui m'apporta, en plusieurs occasions, le renfort d'un bibliophile éclairé.

LIMINAIRE

« Je me rappelle que quand j'étais enfant, je lisais une histoire qui commençait ainsi : " Nous allions à Delphes, Lycas et moi, porter notre offrande à Apollon. " J'ai oublié le reste mais il faut que ce début eût quelque chose en soi, car je ne l'ai jamais oublié¹. » Parmi les centaines de lettres de Gobineau disponibles (éditées ou manuscrites), je n'ai trouvé sur son enfance que cette fugitive confidence. J'excepte quelques plaisanteries échangées avec sa sœur sur leurs compatriotes de Redon : « Je me rappelle de M^{me} de Forges, dont j'ai été amoureux (de qui n'ai-je pas été amoureux dans ce bon pays-là, dès que j'ai eu les yeux ouverts?)². » Sur les années de collège à Bienne, c'est le voile le plus noir. On jugera enfin d'un laconisme significatif le billet qu'il envoie à la comtesse de La Tour, cinq mois avant de mourir, depuis l'hôtel Biclerhof situé en face de la gare de Bienne : « Je pars ce soir à 4 h 1/2. P.-S. C'est trop changé ici. Je ne reconnais pas une maison. Je dîne tout à l'heure chez Perregaud³. »

La même réserve vaut pour la vie sentimentale, quand les boutades ne viennent pas encore obscurcir le mystère. « Gobineau, l'homme couvert de femmes », lit-on en tête d'un article de J. Gaulmier⁴. Couvert : le mot est bien choisi. Les figures féminines qui ont gravité autour de Gobineau masquent en effet plus qu'elles n'éclairent la réalité de sa vie amoureuse. La comtesse

1. *Corr. La Tour*, 27 octobre 1876, Buenzod, p. 191.

2. *Écrit de Perse*, 5 juillet 1863, p. 412. Le français de Gobineau est souvent approximatif. Nous laissons au lecteur le soin d'imaginer les *sic* de rigueur.

3. *Corr. La Tour*, Bienne, 7 mai 1882, B. Str., ms. 3517.

4. *Nouvelles littéraires*, 29 décembre 1966.

de La Tour, dont on sait du moins qu'elle lui inspira sa dernière grande passion, écrit dans ses *Souvenirs* : « Au cours de ses confidences, Gobineau me nomma, il est vrai, des femmes dont il avait été l'amant, mais il n'en avait aucun remords. Je sais qui elles étaient. (...) Il aimait les femmes parce qu'il aimait LA FEMME et comme il était raffiné dans ses goûts d'artiste, il n'était attiré que par celles qui en valaient la peine. (...) Deux femmes l'aimèrent véritablement, exceptionnellement, et lui offrirent l'oasis de tendresse et de douceur dont son cœur avait besoin et qu'il ne trouvait plus dans sa maison. Elles lui donnèrent tout ce qu'elles purent lui donner, sans cependant rien sacrifier de leur position dans le monde. Je crois qu'elles correspondirent chacune à des retours de missions lointaines. L'une se reprit assez vite; elle était très pieuse. L'autre mit son amour dans un coin fermé de son cœur et souffrit qu'il y fût de longs sommeils. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles furent avec lui en relation d'amitié, jusqu'à la fin de leur vie ou de la sienne et que le mystère en fut bien gardé. Deux autres femmes furent des coquettes qui, je crois bien, le tourmentèrent plus qu'il ne voulait en convenir et pour lesquelles il gardait un souvenir dont elles n'avaient pas à se glorifier¹. » Nul n'a pu, mieux que la comtesse, entrer dans la confiance de Gobineau, et aujourd'hui encore, il n'est pas possible d'enrichir d'un nom ou d'une date le témoignage évasif qu'elle nous a laissé.

Il y a de l'imprudence à vouloir cerner l'univers romanesque d'un écrivain quand nous est à ce point caché ce qui l'a le mieux nourri : son enfance et sa vie sentimentale. Rompant avec les pieuses biographies qui palliaient l'ignorance par des légendes, *Spectre de Gobineau*, de J. Gaulmier (1965), a certes balayé de quelques pinceaux de lumière l'obscurité qui entourait le personnage, et les *Études Gobiniennes*, publiées aux éditions Klincksieck depuis 1966 sous la direction de A. B. Duff et de J. Gaulmier, ont soulevé quelques coins du voile. Mais que d'inconnues encore! « Lisez-le le plus possible, recommandait la comtesse de La Tour, car jamais homme n'a mis autant de *lui* dans ses œuvres, et il est impossible de le connaître si on n'est pas pénétré de tout ce qu'il a écrit². » C'est à quoi nous sommes réduits. Faute d'apprécier

1. Comtesse de La Tour, *Souvenirs*, f^{os} 165-167.

2. Lettre à M. Hayem du 28 septembre 1883, citée in R. Dreyfus, *La Vie et les prophéties du Comte de Gobineau*, p. 16.

avec précision comment le monde imaginaire de Gobineau s'est constitué à partir des traits et des événements de sa personnalité, il nous reste à l'étudier dans son aboutissement, c'est-à-dire dans son œuvre, avec le secours précaire de sa correspondance. Les lettres à Caroline, sa jeune sœur (la « chère Patouille »), devenue Mère Bénédicte en religion, sont notre meilleure source. Séparé d'elle, à l'exception de rares et brèves retrouvailles, depuis l'âge de dix-neuf ans jusqu'à sa mort, Gobineau ne l'a jamais oubliée et leur correspondance garde toujours le ton de la conversation et la chaleur d'une affection profonde. Les lettres à Marie et Zoé Dragoumis (les « sœurs athéniennes ») et à la comtesse de La Tour sont le témoignage d'un homme de plus de cinquante ans que guette la solitude et dont le marivaudage aussi bien que les élans trahissent l'éperdu besoin d'affection. Au comte de Prokesch-Osten ou à l'empereur du Brésil Dom Pedro II, Gobineau confie la genèse de ses grands ouvrages, mais aussi son désenchantement croissant devant l'évolution de la société de son temps. Ses lettres à sa femme et à ses filles sont plus épisodiques; il ne leur écrit pas quand elles partagent sa vie, il ne leur écrit plus quand elles en sont tout à fait sorties. Mais dans ces énormes liasses, conservées pour la plupart à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg¹, combien de billets anodins, écrits à la hâte! Combien de récits détaillés, qui cachent l'essentiel! Combien de « trous » surtout, où demeurent sans doute enfouis les vrais drames de l'existence de Gobineau! Il nous restait à nous contenter de ce dont nous disposions, quitte à faire de son goût du silence même, l'une des clés de l'univers romanesque de Gobineau.

1. Sur les circonstances dans lesquelles le professeur L. Schemann procéda, en 1903, à la vente à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg de la succession de Gobineau (dont la comtesse de La Tour lui avait confié la garde), voir Lily Greiner, « L'Entrée du Fonds Gobineau à la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg », in *Ét. Gob.* 1970, et « Chronique du Fonds Gobineau de la Bibliothèque nationale et universitaire de Strasbourg », in *Ét. Gob.* 1973.

Introduction

« Il lisait beaucoup de romans, pour faire quelque chose. »

Les Pléiades, p. 205, var.

La production romanesque de Gobineau.

À le prendre comme un romancier, Gobineau est l'homme d'un roman : *Les Pléiades*. On a envie d'ajouter : un point, c'est tout. Certes, pendant ces années où, jeune provincial venu conquérir Paris, il rêvait de se faire un nom et peinait à gagner son pain, il avait publié quatre romans-feuilletons dans des journaux monarchistes auprès desquels il avait obtenu quelque recommandation. Mais ces romans sont aujourd'hui oubliés de qui n'est pas gobliniste. Le premier, *Les Aventures de Jean de la Tour Miracle surnommé le Prisonnier chanceux* (les éditions récentes retiendront *Le Prisonnier chanceux*) paraît dans *La Quotidienne* du 31 mars au 21 mai 1846. Puis *L'Union monarchique* publie du 4 juin au 29 août 1847 *Nicolas Belavoir*. C'est ensuite *Le Journal des Débats* qui ouvre ses colonnes à *Ternove* du 22 octobre au 23 décembre 1847. Enfin, *L'Abbaye de Typhaines*, conçue avant la Révolution de 1848, ne paraîtra qu'en 1849 (24 août-10 novembre) dans *L'Union*. D'autres projets ont avorté, notamment celui d'un roman à paraître dans *La Presse*, mentionné dans une lettre du 6 janvier 1843¹ et qui reprend forme trois ans plus

1. Lettre à son père du 6 janvier 1843, B. Str., ms. 3518 (« ...mon roman de *La Presse*... »).

tard¹. Quatre mois passent. Gobineau parle alors de nouveau d'une œuvre à paraître dans *La Presse*, et qui aurait trait à Carlo Gozzi². Sans doute faut-il penser avec J. Buezod³ qu'il s'agit du même projet et que c'est bien d'un roman que Gobineau voulait honorer la mémoire du poète italien.

Considérons rapidement les quatre romans-feuilletons qui nous sont parvenus, en observant que Gobineau les ayant écrits à trente ans ou plus, on ne saurait qu'à peine les qualifier d'« œuvres de jeunesse ». *Le Prisonnier chanceux*, qui raconte sur un fond de guerres de Religion les aventures d'un jeune protégé de Diane de Poitiers, peut divertir aujourd'hui encore un lecteur peu exigeant. Il faut, pour aller au bout de *Nicolas Belavoire* (aventures picaresques d'un gueux au temps de Catherine de Médicis), un total désœuvrement ou une solide conscience universitaire. *Ternove* intéressera les historiens de la Restauration : Gobineau l'a écrit à partir des *Mémoires* de son père, officier qui, après avoir conspiré sous l'Empire, a laissé des témoignages non négligeables sur la situation matérielle et morale des royalistes qui entouraient Louis XVIII pendant les Cent-Jours. Aucune étude sur Gobineau ne saurait, du reste, ignorer ce roman, paru dans le journal le plus sérieux de l'époque et où se devine l'amorce de nombreux thèmes que les œuvres postérieures mèneront à maturité. Mais disons-le d'emblée : qui s'amuserait à inventorier les platitudes d'écriture de Gobineau trouverait dans *Ternove* un terrain privilégié. *L'Abbaye de Typhaines*, enfin, présente un sujet en apparence plus ingrat : la révolte d'une commune au XII^e siècle. Mais Gobineau découvre dans le Moyen Âge mieux que dans l'histoire moderne un domaine propice à ses nostalgies, la lointaine transposition autorise une mise en œuvre plus subtile de ses sentiments et de ses idées : à tout prendre, *L'Abbaye de Typhaines* nous paraît le moins démodé de ses romans-feuilletons.

Mais la production romanesque de Gobineau avant 1848 est riche aussi de nombreuses nouvelles. *Le Mariage d'un prince*

1. À sa famille, cachet d'arrivée du 16 avril 1846, B. Str., ms. 3519 : « Je vous annonce avec jubilation que *La Tour Miracle* a un succès complet et la preuve c'est que *La Presse* m'a déjà demandé un roman en deux volumes et nous ne sommes qu'au dixième feuilleton de *La Tour Miracle*. On me le demande pour dans six semaines peut-être; au plus tard quatre mois. Vous voyez qu'il y a peu de répit. »

2. Aux mêmes, août 1846, *ibid.*, pièce 4.

3. *Formation*, p. 182.

paraît dans *La France* (3-6 juin 1840), *Scaramouche* dans *L'Unité* (5 février-2 mars 1843), *Mademoiselle Irnois* dans *Le National* (29 janvier-20 février 1847), *Les Conseils de Rabelais* dans *Le Courrier Français* des 22 et 23 octobre 1847, *L'Aventure de jeunesse* dans la *Gazette de Metz* (26 décembre 1847-11 février 1848). *René Tréfllet* annoncé dans *La Mode* semble perdu, *La Belle de Féverolles* destinée au *National* vient d'être partiellement retrouvée par R. Béziau dans *Le Conservateur*¹.

De cette médiocre floraison, *Mademoiselle Irnois* émerge. Comme *Ternove*, elle contient en germe plusieurs thèmes majeurs de l'œuvre à venir (celui de l'amour en particulier), mais elle témoigne d'une maîtrise de style supérieure, comme si, obligé de faire court, Gobineau élaguait les analyses superflues et les développements parasites pour toucher déjà au meilleur de son génie. Les autres nouvelles sont d'une plume facile mais négligente. On remarque d'ailleurs combien romans et nouvelles se multiplient à partir de 1846 : c'est que Gobineau vient d'épouser Clémence Monnerot, et il écrit à sa sœur Caroline : « Nous sommes dans toutes les occupations. Elle de la maison, moi de mes romans; car, ce n'est pas tout que d'être marié, il faut avoir de l'argent pour faire aller la marmite². » Littérature alimentaire mérita-t-elle jamais mieux son nom?

S'il est vrai que la Révolution de 1848 a pu briser la carrière de Gobineau comme celle de bien d'autres feuilletonistes³, toutes ses lettres de l'époque prouvent suffisamment que ses ambitions le portaient ailleurs. Le vrai responsable de cette rupture, c'est Tocqueville, qui avait déjà chargé Gobineau de quelques travaux de confiance⁴ et qui, nommé ministre des Affaires étrangères en

1. N° du 17 février 1848. Voir R. Béziau, « Les débuts littéraires de Gobineau à Paris. Première époque » (1835-1846), thèse dactylogr., t. 1, p. 7. Gobineau écrit à sa sœur, le 2 juillet 1847 : « J'ai aussi très probablement quelque chose qui s'emmanchera au *Courrier Français*, et aussi un volume au *National*. Tous ces romans et nouvelles sont déjà faits » (B. Str., ms. 3519), puis le 28 juillet : « *Belavoir* finira vers le 20 août. Mais j'ai *René Tréfllet* dans *La Mode*, mais j'ai les *Conseils de Rabelais* dans *Le Courrier Français*, mais j'ai *Ternove* dans *Les Débats*. Quand cela paraîtra-t-il ainsi que *La Belle de Féverolles* dans *Le National*?... Tout cela est donné et devrait être publié d'ici à deux mois... », *ibid.*

2. Cachet d'arrivée du 12 novembre 1846, *ibid.*

3. Ainsi que le note R. Guise dans son article « Le poète malchanceux ou les débuts littéraires d'Arthur de Gobineau », *Ét. Gob.* 1966, p. 211.

4. Voir lettre à sa sœur du 15 avril 1843 : « Je suis chargé par M. de Tocqueville de faire pour l'Académie des sciences morales et politiques un grand travail

1849, le choisit pour chef de cabinet. Lancé dans la vie publique, Gobineau peut désormais se dispenser de courir le cachet. Sa nouvelle existence l'enchanté¹. Il vit un roman, plus captivant mille fois que ceux qu'imposait à son imagination l'incertitude du lendemain. Au fil de ses missions à Hanovre, en Perse, à Athènes, il s'illustre par l'*Essai sur l'inégalité des races humaines, Trois Ans en Asie, Religions et philosophies dans l'Asie centrale* : philosophe et voyageur, diplomate de surcroît, il ne se soucie pas de rappeler qu'il a dû naguère associer son nom à des badineries.

Après vingt années d'interruption, Gobineau revient pourtant à la nouvelle avec *Le Mouchoir rouge*, daté du 25 mai 1868. Ce petit récit, sous-titré *Céphalonie*, ne le fait pas déchoir puisqu'il nous instruit sur les mœurs de l'île grecque que Gobineau a visitée lors de son séjour à Athènes. *Akrivie Phrangopoulo*, datée d'août 1867, porte en sous-titre *Naxie*; elle a sans doute été écrite plus tard, pendant le séjour à Rio de l'année 1869. Cette fois encore, Gobineau se souvient de deux excursions effectuées dans les Cyclades, notamment au volcan de Santorin, en 1866 et 1867. *La Chasse au caribou*, sous-titrée *Terre-Neuve*, vraisemblablement écrite après *Le Mouchoir rouge*, utilise un souvenir plus ancien : la mission de Gobineau à Terre-Neuve remonte à 1859, et les impressions qu'il y avait recueillies avaient déjà été consignées dans le *Voyage à Terre-Neuve*, publié en 1861. *Adélaïde*, écrite à Rio en une seule journée (le 15 décembre 1869) devait probablement figurer avec les trois nouvelles précédentes parmi les *Souvenirs de voyage*, mais Gobineau l'exclura du recueil². Ce petit

sur l'état des doctrines morales au XIX^e siècle, et sur leur application à la politique et à l'administration. » (B. Str., ms. 3518.) Voir appendices de notre édition de référence de la *Correspondance Gobineau-Tocqueville* (Appendices I-VI, pp. 309-384).

1. Il écrit à sa sœur Caroline fin avril ou en mai 1849 : « Je viens d'être nommé chef de cabinet du ministre des Affaires étrangères. Pour te donner une idée juste de cette dignité, je suis obligé de recourir aux Turcs; chef de cabinet, cela répond à peu près à caïmacan, caïmacan vaut autant que mamamouchi, mamamouchi c'est-à-dire paladin. Je suis donc paladin ou chef de cabinet du ministre des Affaires étrangères. Vous voilà au fait. Si l'on veut nous laisser tranquilles quelque temps, je sors de là secrétaire d'ambassade, si on veut nous y laisser deux ans, ministre plénipotentiaire. Si, au contraire, nous sommes mis dehors par les épaules, je me recommande entre les mains de Dieu; j'aurai eu la joie stérile d'être quelque chose dans ma vie. » B. Str., ms. 3519, pièce 44.

2. « Je t'enverrai demain *Adélaïde*. Mais je suis bien décidé à ne pas la publier pour mille raisons. Lis-la mais je t'en prie n'en fais rien. » À sa femme, mai 1872, B. U. Freiburg.

récit d'une vingtaine de pages, dans lequel on verrait presque le chef-d'œuvre de Gobineau tant il y marie au mieux le soin de l'analyse et le talent de la désinvolture, ne sera révélé au public qu'en 1913 par la *N.R.F.* Gobineau escomptait que ses *Souvenirs de voyage* serviraient son élection à l'Académie française : il lui faut déchanter. Mais sa verve de nouvelliste et de conteur n'est pas tarie pour autant. Plongeant plus loin dans ses souvenirs, il compose *La Danseuse de Shamakha*, qu'il avait même d'abord songé à insérer dans les *Souvenirs de voyage*¹, ce qui prouverait que chez lui, comme chez Maupassant et d'autres, les recueils de nouvelles ne répondent pas à un dessein prémédité, mais aux hasards du moment et aux nécessités de l'édition. Faute d'avoir été achevée à temps, *La Danseuse* se retrouve isolée, et c'est peut-être ce qui pousse Gobineau à creuser la veine asiatique. *L'Histoire de Gambèr-Aly* et *Les Amants de Kandahar* sont vite terminés. En 1873, Gobineau compose *L'Illustre Magicien*, puis, pendant l'hiver 1873-1874, *La Guerre des Turcomans* et *La Vie de voyage*. Le recueil des *Nouvelles asiatiques* est bouclé le 26 mars 1874.

Le retour au roman n'obéissait pas pour le diplomate voyageur à une pente aussi naturelle que le retour à la nouvelle. À Rio pourtant, en 1869, Gobineau a ébauché les *Commentaires familiers de Messire Bernard Loup*, dont l'action devait se situer au xvi^e siècle; mais il y renonça bientôt, et en détruisit le manuscrit². Qu'est devenu cet autre roman, *Marsile Torella*, dont il entretient son ami l'empereur du Brésil Dom Pedro II³? C'est au début de 1871, alors qu'il est aigri par le désastre de 70, sans argent et en quête d'un nouveau poste, qu'il entreprend *Les Pléiades* : « Je ferai mon grand roman, il est enfin commencé, mais il me faut moins de soucis », écrit-il à Zoé Dragoumis le 5 mars 1871⁴ : for-

1. Voir J. Gaulmier, in *N.A.*, préface, p. xxvii.

2. Voir lettre de Rio à sa femme du 15 avril 1869 : « ...les *Commentaires familiers de Messire Bernard Loup, seigneur de la Fortune*, commencés d'hier... », *Lettres brésiliennes*, p. 32. Il parle aussi de ce roman à Marie Dragoumis (voir lettre citée par M.-L. Concasty, *ibid.*, n. 8). Le 16 septembre suivant, il écrit à sa femme : « J'ai déchiré ce que j'avais commencé du roman et je ne ferai rien de semblable », *ibid.*, pp. 145-146.

3. « J'ai aussi refait, revu, complété un roman intitulé *Marsile Torella* que je vais tâcher de placer en Belgique », *Corr. Pedro*, 7 janvier 1871, p. 387. Pensait-il déjà à ce roman quand il écrivait à Adalbert von Keller, d'Athènes, le 15 février 1868 : « Enfin j'ai commencé mon *Amadis*, à moi; et un roman que je finirai quand je pourrai, peut-être tout de suite, peut-être dans des années? » *Corr. Keller*, p. 59.

4. *L. ath.*, à Zoé, 5 mars 1871, éd. Méla, p. 162.

mule qui montre que, si le projet même des *Pléiades*, tributaire de 70 et de la Commune, est tout récent, l'idée d'écrire un « grand roman » remonte sans doute à Athènes. Le 11 juin 1873, il mettra le mot *fin* au bas de la dernière page du manuscrit. Les rancœurs se sont accumulées, les nostalgies demeurent : on le voit en lisant cette œuvre curieuse, anachronique, que les uns jugeront illisible, d'autres méconnue, jusqu'au jour où les lecteurs du *Figaro littéraire* la désigneront comme un des douze plus beaux romans du XIX^e siècle¹. « Ce n'est pas un roman, écrivait pourtant Gobineau à sa sœur. C'est un livre d'une espèce spéciale et qui n'a pas de nom². » Ainsi l'entendront beaucoup de critiques : M. de Lescure dans *La Presse* du 17 mai 1876 : « Un roman qui n'est pas un roman, mais plutôt un voyage au pays romanesque » ; lord Lytton disait, en anglais, sensiblement la même chose : « The present book is a romance. It cannot be called a novel, and must not be regarded as a novel³. » Plus près de nous, Robert Kemp voit dans *Les Pléiades* « un roman fait de six nouvelles »⁴. Il aura donc fallu une œuvre hybride, d'un genre malaisé à définir, pour assurer à Gobineau une gloire de romancier.

En dépit d'une santé préoccupante, puis délabrée, Gobineau va multiplier et diversifier ses activités depuis *Les Pléiades* jusqu'en 1882, l'année de sa mort. On a perdu la trace d'un roman qu'il a pourtant commencé, *Les Voiles noirs*, et qui devait être « le superlatif des *Pléiades* »⁵. La sculpture surtout l'accapare ; il s'y est essayé pendant son séjour à Athènes, inspiré sans doute par les chefs-d'œuvre qui l'entouraient, et ne l'a plus abandonnée ; après sa mise à la retraite, en avril 1877, il voit en elle, mieux qu'en ses livres, un moyen de vivre de son art. Il travaille pourtant d'arrachepied à son *Amadis*, poème épique dont la première partie paraît en 1876 et qu'il n'achèvera qu'en décembre 1880. Il essaie, sur les conseils de Renan, de traduire le *Koush-Namèh*, publiée en 1879 l'*Histoire d'Ottar Jarl*, à laquelle l'*Essai sur l'inégalité des races* aurait à l'en croire servi de « préface »⁶ ! Sa carrière de noveliste n'est pourtant pas terminée puisqu'en 1881 il songe à compo-

1. Voir *Le Figaro littéraire* des 6 et 13 décembre 1952.

2. *Corr. Bénédicte*, 16 juillet 1874, 1, p. 142.

3. Lord Lytton, « A novelty in french fiction », in *The Fortnightly Review*, septembre 1874, Londres, p. 293.

4. R. Kemp, préface aux *Pléiades*, André Sauret éd., p. 22.

5. *L. ath.*, à Zoé, 20 décembre 1874, éd. Méla, p. 228.

6. Voir *infra*, p. 24, n. 6.

*Cet ouvrage
a été composé
et achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 6 mars 1981.
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1981.
N° d'édition : 28149.
Imprimé en France.
(18752)*

